

Voyage au Bardo

Brève attaque du vif de François Meyronnis, Gallimard, 133 p.

Filippo Palumbo

Number 241, Summer 2012

Littérature, métaphysique, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palumbo, F. (2012). Voyage au Bardo / *Brève attaque du vif* de François Meyronnis, Gallimard, 133 p. *Spirale*, (241), 47–48.

dualité, à anéantir l'ignorance, à éveiller en soi le rythme de la chose aimée (à devenir la chose aimée) ?

FRANÇOIS MEYRONNIS — On ne gagne rien à confondre le corps amoureux avec celui de l'anatomie, qui s'impose à partir des planches d'André Vésale au XVI^e siècle. Aucune civilisation, à part l'occidentale depuis les Temps modernes, n'a soumis les gestes de l'amour à une primauté organique. Pas une qui ne supposât un corps subtil, et donc aussi une initiation, en un mot une érotique — on le vérifie particulièrement en Chine et en Inde, où se développa une véritable connaissance ésotérique de la chose.

La croyance sexuelle ne remonte pas plus haut dans le passé que celle que nous mettons dans « LA mort », et probablement ces deux crédulités sont-elles collatérales et germaines. Le corps anatomique est celui que la science invente, et qui prendra l'aspect au XXI^e siècle d'un alliage entre ingénierie et biologie. Qu'il s'agisse au départ d'un cadavre livré à des disséquateurs devrait nous inciter à la méfiance — en tout cas, à ne jamais amalgamer corps anatomique et corps amoureux. Malheur à l'être de parole qui prendrait l'un pour l'autre ! Il aurait déjà compromis tout accès à l'amour.

C'est ce que j'essaie de montrer dans le dernier chapitre de *L'Axe du Néant* et dans *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts*.

Le corps amoureux surgit à l'intersection du corps subtil et du corps charnel. Pour une part, il se tient en effet dans l'invisible ; et d'abord parce qu'il dépend de la rencontre qui agit à

son égard comme un levain. Octroyé par elle, le corps amoureux est événementiel. Il ne relève pas d'une factualité, telle la copulation. Et comme le comprenaient les kabbalistes, les taoïstes et les Grecs, il n'y a pas d'étreinte sans théophanie. Car un corps habité par la parole diffère absolument d'un organisme animal.

En disant cela, j'ai conscience que je m'éloigne de la « théorie sexuelle » à laquelle, face à Jung, s'agrippe Freud ; mais tant pis : comme dit Lautréamont, « *dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence* ».

Vous parlez d'une voie « gnostique » en ce qui me concerne. Comment vous donner tort ? Le *savoir qui sauve*, irréductible à quelque contenu que ce soit, a toujours été ce que je poursuis. Mes livres sont la forme que cette recherche a prise. Et je l'espère, en creux, la chose même qu'elle poursuit. Quant à anéantir l'« ignorance », on ne peut qu'y tendre tous les jours. Dans cette ignorance, nous avons été engendrés, et la société s'efforce de nous y maintenir à chaque instant : s'en extraire est la seule véritable activité *antisociale*. Mais celui qui est en possession de le faire doit anéantir pied à pied l'ignorance en soi, sous peine de ne jamais *commencer à vivre*.

Est « gnostique » celui qui sait qu'autour de lui la plupart des gens ne « vivent » pas, et qui tente de rompre ce sortilège en aiguisant à la fois sa manière de vivre et sa manière de parler.

Est « gnostique » celui qui *devient* son langage — et même celui dont le destin s'avère d'être la parole. †

Voyage au Bardo

DOSSIER 

PAR FILIPPO PALUMBO

BRÈVE ATTAQUE DU VIF de François Meyronnis
Gallimard, 133 p.

Monsieur voulait captiver ce qui captive, alors... oh !
— François Meyronnis

Cela peut se produire à n'importe quel moment. Même maintenant. Car rien ne vous sépare « *de ce qui arrive* ». Et lorsque ça vous tombe dessus, vous n'êtes plus avec « *les englués de l'espèce* ». Vous êtes « *propulsés dehors* », suspendus au-dessus d'un gouffre. Vous passez « *de l'autre côté de la néantise* », dans un *intermonde* mystérieux où les représentations accréditées par le « on-dit » se désarticulent sans ménagement — et la familiarité de l'individu avec le réel n'est plus qu'un « *souvenir qui s'érode* ». À l'intérieur de cet espace inédit, le Sujet n'est

plus le grand marionnettiste qui fait bouger les fils de la manifestation, selon son gré ; il est ravalé au rang de comparse à l'intérieur d'une fantasmagorie dont il ne connaît pas le scénario. C'est comme si, d'un seul coup, le filet des apparences se déchirait. « *Déliés les nœuds, abattus les obstacles* », écrit Meyronnis. Or vous voici plongés dans un néant abyssal, sans soutien ni repère. Maintenant, « *tout s'éparpille par la faille* ». Dans cette nouvelle ouverture qui échancre le monde ordinaire, « *l'être humain n'est plus responsable de rien* ». Il est pris en charge par des forces

occultes dont il ne soupçonnait pas l'existence et qui le poussent à agir, sans aucune liberté, dans leur direction. Doit-il résister à l'envahissement lugubre, chercher à se détacher par la fuite ? Ce serait là une erreur lamentable ; mieux vaut se jeter parmi les « *essaims infernaux* » et s'affirmer dans le sens même du courant qui cherche à vous emporter. La stratégie, nous dit Meyronnis, consiste à emprunter le chemin de l'adhésion fidèle, à se mettre au service des émissaires de l'abîme. « *Qu'elles viennent donc, les fousseuses, avec leur huit pattes en éventail !* »

VOYAGE AU BARDO

C'est une vertigineuse et violente expérience du Néant que François Meyronnis cherche à mettre en lumière dans *Brève attaque du vif*. Ça survient d'un coup. Simon Malve, le protagoniste de ce roman insolite, se retrouve ingurgité par une « *trouée* » provenant de profondeurs insondables, condamné à affronter des spectres qui tâchent de lui soutirer la maîtrise du corps et du cerveau.

C'est une vertigineuse et violente expérience du Néant que François Meyronnis cherche à mettre en lumière dans Brève attaque du vif.

« *On les parasite les vivants. Nous sommes cette part de vie qui leur échappe.* » Une ancienne sagesse semble réémerger, incognito ; une sagesse pneumatique qui provient des ravins du Tibet, ou peut-être des cavernes de Nag Hammadi, et qui pénètre, de nouveau, au cœur de l'Occident, telle une écharde empoisonnée. Le roman de Meyronnis décrit clandestinement un voyage *post-mortem*, une traversée schizoïde des sphères planétaires ; sphères qui, aujourd'hui, ne se situent plus en haut, comme dans le « bon vieux temps », mais plutôt en bas, au fond d'un précipice sinistre où quiconque peut chuter à tout moment. Meyronnis réveille, dans son livre, la phénoménologie de la confrontation avec les Seigneurs de la prévoyance, avec les déterminismes sombres qui président à notre destinée — les déterminismes que la tradition occidentale, soucieuse de protéger le Monothéisme du Sujet centré sur lui-même, avait résolument chassés des grands amphithéâtres de la philosophie. *Brève attaque du vif* nous fait entrer dans la salle des machines secrètes, dans le monde interstitiel du *Bardo*, là où se joue la partie décisive pour la délivrance, pour la sortie hors du monde de *l'heimarmenè*, hors du monde de la nécessité et de la mort.

Ce qui est gnostique dans ce livre, c'est avant tout l'idée que même si « *la crustacerie humaine* » s'obstine à colmater les lézardes et à boucher les fissures, elle ne dispose pas du « *libre usage de l'existence* ». Le démoniaque lui barre la voie vers « *l'indemne* » et l'enchaîne à la « *roue des tristesses* ». « *Ils te tiennent ces gestes. Ils font de toi une marionnette frémissante. Si tu ne te reprends pas, ils te*

tiendront toute ta vie. Ils en feront un sale petit enfer ». Des « *accroupis* », nous dit Simon Malve. Voilà ce que nous sommes. « *Parlés par les gestes* », déterminés par eux. À l'acte de la naissance, l'homme tombe du mauvais côté, du côté de la mort. Puis toute sa vie se déroule sur fond de rigidité cadavérique, de léthargie affreuse : « *Du dodo à la tombe, directement.* » Sans jamais avoir rien entendu, ni vu, ni ressenti.

LA DÉLIVRANCE

Échapper au cercueil, s'affranchir du halo de mortalité qui nous entoure, déjouer l'action corrosive des puissances issues du Tartare — tout cela est possible, signale Simon Malve. Mais comment réalise-t-on ce retournement inouï ? Par quels moyens peut-on détraquer la roue karmique et se défaire, ainsi, de l'entrave ? La réponse est simple : « *il faut arrêter d'obstruer* ». « *Ne plus se laisser dicter des solutions par la peur* » : telle est la règle d'or à suivre. L'abîme exige un réceptacle adéquat. Il attend qu'un fou ou un écrivain prenne sur soi la tâche la plus pénible : celle qui consiste à basculer dans le Vide et à accorder un libre passage aux exhalaisons infectes et inhumaines qui s'y condensent. Dans *Brève attaque du vif*, on peut lire ceci : « *ils ont cru qu'en refermant la vie sur elle-même, ils enverraient se coucher la mort. N'avaient pas saisi qu'à décréter la vie "autonome", on la raccorde par l'intérieur aux enfers. Depuis, on les tient par le fond, comme il faut* ». Ce qui, exprimé en d'autres termes, signifie que la mort nous captive avec ses sortilèges abominables et nous engouffre à cause de notre angoisse devant le Néant. Elle se glisse dans le monde au moment où le Sujet « *s'agrippe à la protection lénifiante du mensonge* », c'est-à-dire au moment où la conscience se sépare traîtreusement de ses arrière-plans psychiques et se retranche dans le réduit schizoïde de l'*Égoïsme*.

Lors d'une conférence donnée en 1947 au Théâtre du Vieux-Colombier à Paris, Artaud prononce les mots suivants : « *on ne meurt pas parce qu'il faut mourir ; on meurt parce que tel est le choix auquel la conscience nous a contraint un jour, il n'y a pas si longtemps* ». Ce qu'il faut entendre par là, c'est que la mort n'est jamais absolument réelle. Elle n'est réelle que dans la mesure où l'instinct de séparation du Moi l'engendre, mais seulement comme un reflet ténébreux dépourvu de tout contenu propre. Or, à en croire Meyronnis, l'expérience littéraire, en tant qu'expérience du Néant, sauve l'homme, parce qu'elle biffe le facteur néfaste qui est à l'origine de la « *course à la tombe* ». Elle envoie l'Ego se balader dans l'abîme. Elle invite l'individu à prendre conscience du fait que son devoir consiste non seulement à affirmer la vie, mais aussi à accréditer les facteurs démoniaques qui président à sa destinée. La littérature, telle que l'auteur la conçoit et la pratique, contient en elle-même le germe de l'Union de deux mondes. Elle ramène le Moi au Soi ; elle conduit le Sujet à connaître et à incarner parfaitement la Parole karmique inscrite au fond de son âme. À l'incarner certes, mais de manière complètement hypocrite, avec le dessein d'en enrayer l'action néantisante. ⊥